par l'auteur lui-même, et elle présente dans plusieurs ouvrages des additions notables. Une des meilleures éditions est celle de Paris, Lefèvre (1819-1820, en 22 vol. in-8°, fig.). La première édition de *Julie* fut publiée sous le titre de *Lettres de deux amants* (Amsterdam, 1761, 6 vol. in-12, fig. de Gravelot). Celle d'*Emile* a été donnée en 4 vol. in-12 (Amsterdam, 1762); il en parut en même temps une à Paris, sous la rubrique de La Haye, en 4 vol. in-8°, fig.

LE SAGE. La première édition des *Œuvres choisies* est de 1783 (Amsterdam-Paris, 15 vol. in-8°, fig.); mais la plus complète est celle de Paris (Leblanc, 1811, 16 vol. in-8°). L'édition primitive de *Turcaret* fut imprimée à Paris en 1709 (in-12). La plus ancienne édition de *Gil-Blas* est celle de Paris (1715, en 2 vol. in-12), qui fut ensuite complétée par deux autres volumes; le quatrième n'a vu le jour qu'en 1735. On regarde avec raison comme l'édition originale celle de Paris (1747, 4 vol. in-12, fig.). La première édition du *Diable boiteux* parut en 1707 (in-12) et celle du *Bachelier de Salamanque* en 1736 (in-12).

VOLTAIRE. La *Henriade* fut imprimée pour la première fois à Rouen, sous la rubrique Genève, 1723 (in-8°); mais on ne doit considérer comme édition originale que celle de Londres, 1728 (gr. in-4° avec grav.), dédiée à la reine d'Angleterre. L'édition de la *Pucelle* que l'on croit être la première de ce poëme est celle de Louvain, 1755 (petit in-8°). Le *Siècle de Louis XIV* fut imprimé pour la première fois en 2 vol. petit in-12 (Berlin, 1751). Les éditions originales des romans sont de 1748 pour *Zadig* (petit in-12); de 1759 pour *Candide* (in-12), et de 1768 pour *l'Homme aux quarante écus* (in-8°). L'édition la plus estimée des *Œuvres complètes* de Voltaire est celle de Beuchot (Paris, impr. F. Didot, 1829-1834, 70 vol. in-8°).

III. CLASSIQUES ÉTRANGERS.

La nomenclature des éditions originales de tous les écrivains qui font la gloire des littératures étrangères demanderait une place plus grande que celle dont nous pouvons disposer ici. Nous nous bornerons à citer celles de l'Arioste, de Dante et du Tasse en Italie, de Cervantes en Espagne, de Camoëns en Portugal, de Milton et de Shakspeare en Angleterre.

ARIOSTE. La première édition du *Roland furieux* (Ferrare, 1516, in-4°) est fort rare. On assure qu'on n'en connaît que sept exemplaires. Ce n'est que dans l'édition de Ferrare (1532), la dernière qui ait été faite sous les yeux de l'auteur, que le poëme est complet en 46 chants.

CAMOËNS. Les *Lusiades* furent imprimées pour la première fois à Lisbonne en 1572 (petit in-4°). Il y en a deux éditions sous la même date et du même format. En 1817, don Jose Maria de Souza-Botelho fit exécuter à ses frais à l'imprimerie de F. Didot une magnifique édition des *Lusiades*, enrichie de 10 gravures et d'un portrait de Camoëns. Cette édition (gr. in-4° sur papier vélin) n'a pas été mise dans le commerce.

CERVANTES. La première édition du premier volume de *Don Quichotte* parut à Madrid en 1065 (pet. in-4°), celle du second volume, au même lieu, en 1615 (même format). L'édition primitive, où les deux parties sont réunies, est de Barcelone (1617, 2 vol. petit in-8°). L'édition originale des *Nouvelles* (Madrid, 1613, in-4°) est si rare, qu'en 1828 Salva n'en connaissait pas un seul exemplaire en Espagne. L'édition la plus complète des *Œuvres* de Cervantes est celle de Madrid (1803-1805, 16 vol. petit in-8°, fig.).

DANTE. La *Divina Commedia* parut en 1472. Elle ne porte pas de nom de ville, mais on s'accorde à reconnaître qu'elle a été imprimée à Foligno; sa valeur n'a fait que s'accroître. De beaux exemplaires de cette édition, qui est la plus correcte, ont été adjugés à 1,325 fr. (Libri) en 1847, et à 1,305 fr. à Paris en 1856. On connaît deux autres éditions datées de 1472, l'une sans nom de ville (à Jesi), l'autre imprimée à Mantoue.

MILTON. La première édition du *Paradis perdu* fut imprimée à Londres (1667, pet. in-4°). Ce poëme célèbre eut si peu de succès d'abord, que l'on fut obligé de renouveler huit fois le titre de cette édition pour l'écouler. Le *Paradis reconquis* parut pour la première fois à Londres (1671, in-8°). Les poëmes de Milton furent réunis dans une édition en 3 vol. in-4° (Londres, 1749-1752), et ses œuvres en prose en 2 vol. gr. in-4° (Londres, 1753); le tout forme une collection encore recherchée.

SHAKSPEARE. Cet auteur est l'objet d'un véritable culte en Angleterre, et ses éditions primitives y sont recherchées avec passion. La première édition des *Œuvres* de Shakspeare fut imprimée à Londres en 1622 (in-fol.). On en signale plusieurs adjudications à 100 livres sterl., et dans ces derniers temps elles se sont élevées à 250 livres sterl. (Dun Gardner) en 1854, et à 164 livres 17 sh. (Lane) en 1856. Il y a trois autres éditions in-folio (1632, 1664 et 1685) qui sont aussi fort estimées; mais elles sont moins recherchées que celle de 1623. Les bibliophiles anglais attachent une valeur excessive aux éditions originales et isolées des drames de Shakspeare; on en compte vingt, publiées de 1594 à 1622 dans le format in-4°.

TASSE. L'édition originale de la *Jérusalem délivrée* est celle de Parme (1581, in-4°). Ce poëme avait été publié à Venise l'année précédente sur l'aveu de l'auteur et d'après un manuscrit incomplet, qui ne contenait que 10 chants.

— Bibliogr. Editions des auteurs classiques: *The Frognall Dibdin's introduction to the knowledge of the editions of greek and roman classics* (London, 1827, 2 vol. in-8°); *Prefaces to the first editions of the greek and roman classics*, etc., *collected and edited*, by Beriah Botfield (London, 1861, in-4°); *Handbuch der classischen Literatur*, etc., c'est-à-dire *Manuel de la littérature classique* ou *Introduction à la connaissance des auteurs grecs et romains, de leurs écrits et des éditions et traductions qui en ont été faites*, par G.-D. Fuhrmann (Halle, 1807-1810, 4 t. en 5 vol. in-8°); *Répertoire de la littérature ancienne* ou *Choix d'auteurs classiques grecs et latins imprimés en Allemagne et en France*, par Fred. Schœll (Paris, 1808, 2 vol. in-8°); *A manual of classical bibliography*, by Jos. Will. Moss (London, 1825, 2 vol. in-8°); *Dictionarium editionum tum selectarum tum optimarum et græcorum et romanorum auctorum instruxit* W. Henbestreit (Vindobonæ, 1828, in-8°); F.-L.-A. Schweiger's *Handbuch der classischen Bibliographie* (Leipzig, 1830-1834, 3 vol. in-8°); W. Engelmann, *Bibliotheca scriptorum classicorum et græcorum et latinorum, Verzeichniss der von* 1700 *bis* 1852 *in Deutschland erschienenen, etc.* (Leipzig, 1847-1853, 2 vol. in-8°); L.-W. Brugemann's, *Wiew of the english editions and translations of the ancient greek and latin authors* (London, 1797, 2 tomes en 1 vol. in-8°); Fabricii *Bibliotheca græca;* Ejusdem *Bibliotheca latina* (Lipsiæ, 1773, 2 vol. in-8°). Consultez encore sur les éditions et éditeurs célèbres : Dubochet, *Biographie portative universelle* (table analytique chronolog. et alphabét., 7e classe); *Encyclopédie* Roret, *Bibliographie universelle*, à la fin du 3e volume, la liste des collections typographiques les plus célèbres, et l'indication des collections des auteurs classiques. V. encore dans notre *Dictionnaire* aux mots ALDE, BARBOU, BOISSONADE, DEUX-PONTS, CAZIN, DIDOT, ESTIENNE, ELZÉVIR, FLACH, FROBEN, GUTENBERG, INCUNABLES, LEMAIRE, NISARD, PANCKOUCKE, etc.

ÉDITUE s. m. (é-di-tû — lat. *æditŭus*, de *ædes*, édifice). Antiq. rom. Gardien d'un temple. ‖ Vieux mot employé par Rabelais.

EDJEL s. m. (è-djèll). Relig. musulm. Terme fatal de la vie, qu'on ne peut avancer ni reculer.

EDKOU, lac ou plutôt lagune de la basse Egypte, province de Rosette, près de la Méditerranée; 28 kilom. de longueur sur 12 de largeur. Cette lagune fut formée en 1801 par l'irruption des eaux du Nil.

EDLIP, ville de Syrie, à 50 kilom. S.-O. d'Alep, sur la limite du désert et près de la vallée de l'Oronte, dont elle est séparée par une ligne de collines calcaires arides. Au pied de ces collines on trouve encore aujourd'hui les ruines de villes, de villages et de monastères chrétiens. La ville elle-même est entourée de jardins et de vergers fertiles, dont la verdure fait un contraste des plus agréables avec les plaines arides qui s'étendent à peu de distance.

EDME ou **EDMOND** (saint), archevêque de Cantorbéry, né à Abendon, mort à Soissac en 1242. Elevé par sa mère Mabile dans de grands sentiments de piété, il se voua de bonne heure à la vie religieuse, alla compléter ses études à Paris, où il professa ensuite la littérature et les mathématiques, prit le grade de docteur en théologie et reçut la prêtrise. De retour en Angleterre, il se livra avec un tel succès à la prédication, que le pape lui donna l'ordre de prêcher la croisade et le désigna en 1234 pour occuper le siége archiépiscopal de Cantorbéry. Quelques années après, Grégoire IX le chargea, par une bulle, de pourvoir aux évêchés et aux bénéfices que le roi d'Angleterre Henri III laissait vacants afin d'en toucher les revenus. Mais le roi empêcha l'exécution de cette bulle, et Edme, ne voulant point paraître approuver des abus qu'il ne pouvait réprimer, se retira en France, d'abord auprès de saint Louis qui l'accueillit avec distinction, puis dans le monastère de Fontigny (Champagne), enfin dans celui de Soissac, où il termina sa vie. Innocent IV le canonisa en 1248 et fixa sa fête au 16 novembre. Outre plusieurs dissertations et ouvrages restés manuscrits, on a de saint Edme un livre des *Constitutions*, inséré dans le recueil des *Conciles d'Angleterre et d'Irlande*, de Wilkins, et le *Speculum Ecclesiæ*, publié dans la *Bibliothèque des Pères*.

EDMER, bénédictin anglais. V. EADMER.

EDMOND (saint), roi des Est-Angles, né en 840, mort en 870. Il monta sur le trône à l'âge de quinze ans, et par sa sagesse précoce procura à ses Etats quinze années de paix et de prospérité; mais en 860 il fut attaqué, battu et fait prisonnier par les Danois. Comme il refusait d'accepter la paix humiliante que lui offraient ses vainqueurs, Hingnar, l'un des chefs barbares, lui fit trancher la tête. Les Anglais l'honorèrent comme un martyr.

EDMOND Ier, roi des Anglo-Saxons, mort en 946. Il était fils aîné d'Edouard l'Ancien et succéda en 941 à son frère Athelstane ou Adelstan. Pendant son règne trop court, ce prince, qui se signala par ses vertus et par son habileté, fut occupé à expulser les Danois et à prendre des mesures pour empêcher de nouvelles invasions. Il se rendit maître des provinces de Derby, de Lincoln, de Nottingham, etc., y remplaça les habitants d'origine danoise par des colons anglais, força Aulaff et Réginald, rois de la Northumbrie, à se convertir au christianisme et à lui faire leur soumission (943), battit les Bretons de Cumbrie, qui s'étaient alliés avec ces derniers, et donna leur possession à Malcolm, roi d'Ecosse, qui, en échange, le reconnut pour suzerain. La mort de ce prince est assez singulière : un jour où il assistait à un banquet, il vit assis à sa table un fameux scélérat appelé Leof, et lui ordonna de sortir. Leof refusa d'obéir; le roi indigné se jeta sur lui et le prit aux cheveux; mais son adversaire tira aussitôt un poignard et en frappa le roi qui expira sous le coup. Edmond ne laissait que des enfants en bas âge, et son frère Edred lui succéda.

EDMOND II, surnommé **Irunside** ou **Côte de fer**, roi des Anglo-Saxons, né en 989, mort à Oxford en 1017. Il était fils d'Ethelred II et succéda à son père en 1016; mais une partie de la noblesse et le clergé tout entier refusèrent de le reconnaître et offrirent la couronne à Canut, roi de Danemark. Après cinq expéditions successives contre ce prince, Edmond venait de faire la paix avec lui en lui cédant tout le nord de ses Etats, lorsqu'il fut assassiné par deux chambellans payés, dit-on, par son beau-frère Edric, un scélérat qui l'avait souvent trahi et qu'Edmond avait toujours épargné.

EDMOND (saint), archevêque de Cantorbéry. V. EDME.

EDMOND DE LANGLEY, duc d'York et fils d'Edouard III, mort en 1402. Il est la tige de la maison de la Rose blanche. D'un caractère trop faible et trop indolent pour inspirer des craintes à son neveu Richard II, il ne partagea pas le sort de son malheureux frère, le duc de Glocester, et fut même chargé de la régence lorsque le roi partit pour l'Irlande; mais il ne sut pas défendre la ville de Londres contre le duc de Lancastre, son neveu, qui venait de débarquer en Angleterre pour renverser Richard II, et, voyant les troupes royales prêtes à se ranger du côté de Lancastre, il n'hésita plus à se prononcer en faveur de ce dernier, joignit son armée à celle des révoltés, concourut à la déchéance de Richard et engagea le parlement à élire le duc de Lancastre, qui fut proclamé roi sous le nom de Henri IV (1399). Il vécut ensuite paisiblement jusqu'à sa mort, laissant de sa femme, Isabelle de Castille, deux fils, Edouard, qui fut tué à la bataille d'Azincourt, et Richard, grand-père d'Edouard IV et de Richard III.

EDMOND PLANTAGENET, comte de Kent, prince anglais. V. PLANTAGENET.

Edmond et Caroline ou la **Lettre et la réponse**, comédie en un acte et en prose, mêlée d'ariettes, paroles de Marsollier, musique de Frédéric Kreubé, représentée sur le théâtre de l'Opéra-Comique le 5 août 1819. Cette comédie posthume de Marsollier ne pouvait qu'augmenter les regrets que causait sa perte récente. On y retrouvait l'art de tirer parti des plus petits incidents et de ménager l'intérêt jusqu'au dénoûment. Qu'on ajoute à ces mérites un dialogue piquant et spirituel, et l'on comprendra que cet ouvrage devait avoir le succès qu'il a obtenu. La partition de M. Kreubé, alors chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, était fort agréable. On remarqua surtout le rondeau de Caroline : *Le ciel, dit-on, dans sa clémence*. Les rôles principaux furent créés par Huet, Ponchard et Mme Gavaudan.

EDMONDES (sir Thomas), diplomate anglais, né à Plymouth vers 1563, mort en 1639. Il fut un des plus habiles négociateurs de son temps, sous Elisabeth et Jacques Ier, séjourna sept ans à la cour de France comme ambassadeur d'Angleterre (1592-1599), fut ensuite envoyé en Hollande, où il traita de la paix avec l'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, prit une part active aux négociations relatives au mariage du prince Charles avec la sœur de Louis XIII (1614), assista aux conférences de Loudun (1616) entre les protestants et les catholiques et contribua à la pacification. Il fut aussi l'un des commissaires du traité de Boulogne. En récompense de ses services, Jacques Ier le nomma secrétaire du conseil privé, conseiller privé, contrôleur (1616) et trésorier de sa maison (1618). En 1625 et en 1626 il représenta l'université d'Oxford au parlement et se retira entièrement de la vie publique en 1629. C'était un négociateur d'une habileté et d'une expérience consommées, et qui joignait à ses qualités diplomatiques un caractère intègre, ferme et courageux. Pendant sa première ambassade en France, sous le règne d'Elisabeth, il n'avait pour appointements que 20 shillings par jour, de sorte qu'il était souvent obligé de recourir à la bourse de ses compatriotes pour suffire aux plus simples nécessités de la vie. Sa correspondance et ses papiers ont servi à la composition de l'ouvrage publié par Birch sous le titre de : *Historical view of the negociations between the court of England, France and Brussels, from* 1592 *to* 1617.

EDMONDES (sir Clément), érudit anglais, fils du précédent, né en 1566, mort en 1622. Il occupa avec distinction divers emplois et fut créé chevalier en 1617. Il a écrit en trois parties, et sous trois titres différents, des *Observations sur les Commentaires de César* (Londres, 1600-1609, in-fol.).

EDMONDIE s. f. (è-dmon-dî — d'*Edmond*, n. pr.). Bot. Genre de plantes, de la famille des synanthérées.

EDMONDS (Elisabeth), hôtelière irlandaise qui vivait au XVIe siècle. Elle a rendu son nom historique par le singulier artifice dont elle usa en 1558 pour sauver les protestants, ses coreligionnaires, d'un massacre ordonné par la reine d'Angleterre.

C'était au temps de la reine Marie. On sait qu'Edouard IV, qui avait précédé cette princesse sur le trône, avait introduit dans son royaume le calvinisme pur ou presbytérianisme. Elle, de par sa fantaisie, veut rétablir la religion catholique et détruit, anéantit l'œuvre de son frère, brûle, massacre tous les protestants. L'infortunée Jane Grey meurt, ainsi que l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Cranmer, et tous ceux qui n'ont point les croyances de la fille de Henri VIII et de Catherine d'Aragon. L'Angleterre purgée des hérétiques, il fallut songer à l'Irlande. Un fanatique, le docteur Cole, fut chargé d'allumer les bûchers dans cette île. Arrivé à Chester, il descendit à l'auberge tenue par Mme Edmonds et reçut la visite du maire de cette ville. Cole, frappant de sa main une boîte qu'il lui montra : « Voici, dit-il, un ordre de notre gracieuse souveraine pour débarrasser l'Irlande des hérétiques. » Elisabeth Edmonds, protestante convaincue, s'était glissée derriere la porte pour entendre tout ce qui se disait. Pendant que Cole reconduisait le maire, elle pénétra dans l'appartement, emporta la boîte contenant la lettre patente de la reine et lui substitua un jeu de cartes. Cole, arrivé à Dublin le 4 octobre 1558, fit convoquer le conseil, et, après un discours sur l'objet de sa mission, remit la boîte contenant les ordres de la reine. Le secrétaire du conseil l'ouvre et n'y trouve qu'un jeu de cartes avec le valet de trèfle par-dessus. Cole, étonné, jure qu'il a reçu la lettre de la propre main de sa souveraine. Le vice-roi lui dit de retourner en Angleterre chercher une autre lettre patente. Cole obtint de nouveaux ordres, mais il fut obligé d'attendre un bon vent pour s'embarquer. La reine mourut dans ce délai; sa sœur Elisabeth lui succéda, et les ordres de persécuter les protestants furent révoqués.

La femme Edmonds reçut une pension de la nouvelle reine, en récompense du service signalé que, par une habile supercherie, elle avait rendu aux protestants.

EDMONDSON, comté agricole des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, Kentucky. Superficie, 575 kilom. carrés; 5,000 hab. Il abonde en mines d'anthracite et de houille, et des couches de pierre à chaux en occupent presque toute la surface. C'est dans ce comté qu'est située la fameuse grotte du Mammouth. Il a pour chef-lieu Brownsville.

EDMONSTONE, peintre de l'école anglaise, né à Kelso (Ecosse) en 1795, mort dans la même ville en 1834. Les biographes anglais donnent tant d'importance à cet artiste qu'il doit occuper ici une place plus ou moins méritée. Hautement protégé par le baron Hume et ses amis, Edmonstone fut présenté partout comme un artiste qui faisait concevoir les plus brillantes espérances. On lui commanda des travaux qui furent considérés comme des chefs-d'œuvre. Tels furent ses débuts à Londres en 1819. Mais lui-même ne se faisait pas complétement illusion sur la valeur de ces succès, et il comprenait qu'une foule de connaissances faisaient défaut à son talent. Il entra dans l'atelier de Harlowe, qui lui donna le sage conseil de fuir ce milieu d'admirateurs engoués et maladroits, où il n'apprendrait jamais rien, pour aller se perfectionner en Italie. Grâce aux quelques années qu'il passa dans cette patrie des arts, il réussit enfin à peindre deux ou trois toiles dont l'exécution rappelait assez bien la manière du Corrége, qu'il avait choisi pour modèle.

C'est de Rome qu'il envoya à Londres le *Baisement des chaînes de saint Pierre*. Il rentra en Angleterre vers 1832, et depuis ce moment jusqu'à sa mort il eut à peine le temps d'achever son tableau de la *Muse blanche*, qui est son meilleur, et quelques portraits d'enfants, pleins de finesse et de sentiment, quoiqu'on y retrouve cet air de roideur aristocratique qui est le défaut de tous les portraits anglais.

Moins gâté dans sa jeunesse, Edmonstone, doué de véritables qualités artistiques, eût pu réaliser les espérances qu'il avait fait concevoir, et qu'une mort prématurée, peut-être autant que l'insuffisance de ses études, l'empêcha de réaliser.

EDMONTON, ville d'Angleterre, comté de Middlesex, à 9 kilomètres N. de Londres; 10,000 hab. On y voit l'auberge de la *Cloche*, qui a été immortalisée par Cooper; le romancier en a fait le théâtre des exploits de John Gilpin. Dans le voisinage d'Edmonton est *Arno's Grove*, élégante résidence, renfermant un escalier orné de peintures, plusieurs tableaux remarquables et une collection de vases provenant d'Herculanum et de Pompéi.

ÉDO s. m. (é-do — du gr. *edô*, je ronge) Entom. Syn. des genres d'insectes MAGDALIDE, RHINODE et THAMNOPHILE.

ÉDOCÉPHALE s. m. (é-do-sé-fa-le — du gr. *aidoia*, parties naturelles; *kephalê*, tête). Térat. Genre de monstres autosites, dont le nez a la figure d'un pénis.

ÉDOCÉPHALIE s. f. (é-do-sé-fa-lî — rad. *édocéphale*). Anat. Conformation monstrueuse des édocéphales.

ÉDOCÉPHALIEN, IENNE adj. (é-do-sé-fa-liain, iè-ne — rad. *édocéphale*). Anat. Qui a la conformation des édocéphales : *Monstre* ÉDOCÉPHALIEN.

ÉDOCÉPHALIQUE adj. (é-do-sé-fa-li-ke — rad. *édocéphalie*). Anat. Qui offre les caractères de l'édocéphalie : *La conformation* ÉDOCÉPHALIQUE *est une monstruosité heureusement peu commune.*

ÉDOLIEN, IENNE adj. (é-do-liain, iè-ne). Ornith. Qui ressemble au drongo ou édolius.

— s. m. pl. Groupe d'oiseaux qui a pour type le genre drongo.

ÉDOLIO s. m. (é-do-li-o). Ornith. Nom d'un sous-genre de coucous, comprenant quatre espèces dont l'une, qui sert de type, se rencontre en Syrie et quelquefois dans le sud de l'Europe.

ÉDOLIUS s. m. (é-do-li-uss — mot lat.). Ornith. Nom scientifique du genre drongo. ‖ Section du genre coucou, ayant pour type le coucou noir. ‖ On dit aussi ÉDOLIE s. m.

EDOM et **ÉDOMITES**. D'après la *Genèse*, Edom (c'est-à-dire *roux*) aurait été un autre nom d'Esaü, qui serait ainsi le père des Edomites. Le pays d'Edom, connu plus tard sous le nom d'Idumée, comprenait tout l'espace situé au sud de la Palestine, entre la tribu de Juda, la mer Morte et la pointe nord de la mer Rouge; c'est la partie de l'Arabie Pétrée appelée aujourd'hui *El Schera*. Ce pays, dont la population paraît avoir ressemblé beaucoup aux Bédouins de nos jours, est montagneux en certains endroits (montagne de Séir), mais il offre surtout de grandes plaines arides coupées de place en place par des *ouadis*. Il nous est parfaitement représenté, ainsi que le caractère de ses habitants, par la vieille poésie hébraïque que la *Genèse* nous rapporte comme ayant été la bénédiction de Jacob à Esaü :

Le pays de ta demeure sera privé de la graisse de la terre,
Et de la rosée des cieux, qui vient d'en haut.
Tu vivras de ton épée.
Tu seras asservi à ton frère;
Mais il arrivera qu'en errant librement
Tu briseras son joug et le secoueras de dessus ton cou.

C'est bien là, en effet, l'histoire des Edomites. Peuple très-ancien de race sémitique, plus ancien même que les Hébreux (M. Duncker considère ces derniers comme une branche des Edomites), ils étaient déjà solidement établis dans leurs montagnes lorsque les Israélites sortirent d'Egypte, et ils leur refusèrent le passage à travers leur territoire. C'est la première trace de cette longue hostilité signalée déjà par la vieille poésie mise dans la bouche de Jéhovah parlant à Rébecca qui sentait deux enfants se heurter dans son sein :

Deux nations sont dans ton ventre,
Et deux peuples, au sortir de tes entrailles, se sépareront.
Un peuple sera plus fort que l'autre peuple,
Et le plus grand sera asservi au plus petit.

Les Hébreux avaient conscience de cette antiquité des Edomites, et les divers mythes qui forment l'histoire d'Esaü n'ont pas d'autre but que d'expliquer comment, des deux peuples, le plus jeune était plus fort que le plus ancien.

Plus tard les Edomites furent attaqués par Saül et soumis par David. Salomon, sous le règne duquel ils essayèrent en vain de se révolter, équipa une flotte de commerce dans leurs ports. Ils restèrent attachés au royaume de Juda après le schisme des dix tribus, mais ils parvinrent à reconquérir leur indépendance sous le règne de Joram (892-884). Soumis de nouveau par Amasias (837-808), ils secouèrent le joug sous le règne d'Achaz (740-724), et leur port d'Elath fut occupé par les Syriens. Ils demeurèrent indépendants jusqu'à l'invasion chaldéenne. Les prophètes hébreux ont prononcé peut-être leurs oracles les plus violents contre ce peuple rebelle, qui ne voulait point rester soumis à la maison de David et qui osa même se joindre aux ennemis de Juda quelque temps avant la ruine de Jérusalem. Les Edomites profitèrent de la captivité des Juifs à Babylone pour joindre à leur territoire une partie de la tribu de Juda. Après le retour de l'exil, l'hostilité héréditaire recommença à se montrer. Pendant la révolte des Macchabées, les Edomites firent cause commune avec les Syriens. Mais, en 129 av. J.-C., Jean Hyrcan les vainquit complétement, les força même de se faire circoncire et les rendit tributaires. Pour la suite de leur histoire, voir l'article IDUMÉE.

EDOMIS, nom latin d'ANTANDROS.

ÉDONIDE, en grec *Edonis*, prov. de l'ancienne Macédoine, au N.-E., comprise entre les embouchures du Nestus et du Strymon; elle faisait originairement partie de la Thrace et fut réunie à la Macédoine par Philippe, père d'Alexandre. Les bacchantes étaient appelées *Edonides* parce qu'elles célébraient les mystères de Bacchus sur le mont Edon, partie de l'Hémus, qui donnait son nom à la province.

ÉDONIEN, IENNE s. et adj. (é-do-niain, iè-ne). Géogr. anc. Nom d'un peuple de la Thrace et des habitants de la Thrace en général; qui appartient à la Thrace ou à ses habitants : *Les* EDONIENS. *Le peuple* ÉDONIEN.

— Mythol. Surnom de Bacchus.

— **Encycl.** Géogr. anc. Les *Edoniens* étaient un peuple de Thrace, établi sur les bords du Strymon, sur le golfe du même nom, au sud-ouest du mont Pangée (*Pangæus mons* ou *Pangæa*). Le pays des Edoniens fut compris dans la Macédoine, lorsque Philippe, père d'Alexandre, en eut fait la conquête dans sa guerre contre les Thraces. Ce fut pour s'en assurer la possession et pour opposer un rempart à ce peuple belliqueux qu'il bâtit dans le pays conquis la forte ville de *Philippi*, Philippes. Le culte de Bacchus était fort en honneur parmi les Edoniens. Ils avaient la même réputation que les autres Thraces en fait d'intempérance, et ils conservèrent cette réputation même après qu'ils furent considérés comme Macédoniens. Horace, se livrant aux transports que lui cause l'arrivée d'un ancien ami, parle des Edoniens dans son ode *Ad Pompeium* (v, l. II), ode qui fait le plus grand honneur au poëte, bien qu'il y avoue sa fuite des champs de Philippes, *relicta non bene parmula*. Il déclare qu'il ne veut pas garder plus de mesure dans sa joie que les Edoniens n'en gardaient dans leurs festins, et il venait précisément de les voir de près dans la compagnie de l'ami à qui s'adresse son ode :

. . . . . . Non ego sanius
Bacchabor Edonis : recepto
Dulce mihi furere est amico.

Sur ce *Non sanius bacchabor Edonis*, le scoliaste d'Horace met en note : *Thraciæ populo bibacissimo*.

EDONUS, frère de Mygdon. Il fut, d'après la Fable, le père des Edoniens, peuple de la Thrace.

ÉDOSSAGE s. m. (é-do-sa-je — rad. *édosser*). Techn. Opération de la fabrication du parchemin, qui consiste à racler les peaux avec le dos du couteau à écharner, pour en faire tomber les ordures, etc. ‖ On dit aussi DOSSOYAGE.

ÉDOSSÉ, ÉE (é-do-sé) part. passé du v. Edosser : *Champ* ÉDOSSÉ.

ÉDOSSER v. a. ou tr. (é-do-sé — du préf. *é*, et de *dos*). Agric. Enlever la superficie du sol avec les racines qui s'y trouvent, pour les transplanter ailleurs : *La pratique d'*ÉDOSSER *le sol est blâmable, puisque, si elle donne le moyen d'améliorer une localité, elle produit une longue stérilité dans une autre.* (Rozier.) ‖ On dit aussi ÉDOSSOYER.

— Techn. *Edosser une peau*, En terme de parcheminier, La racler avec le dos du couteau à écharner, lui faire subir l'opération de l'édossage. ‖ On dit aussi DOSSOYER.

ÉDOSTOME s. m. (é-do-sto-me — du gr. *edô*, je ronge; *stoma*, bouche). Mamm. Syn. de DESMODE, genre de mammifères.

ÉDOUARD ou **EDWARD Ier, l'Ancien**, roi des Anglo-Saxons, mort en 925. Il succéda à son père Alfred le Grand en 901 et eut à lutter contre un compétiteur redoutable, son cousin Ethelwald, qui avait l'appui des Danois du Nord, mais qu'il vainquit en 907. Edouard soumit ensuite les Ecossais et les Gallois, mit les villes en état de défense et rendit quelques lois qui nous sont parvenues. On lui attribue aussi la fondation de l'université de Cambridge. Une de ses filles, Ogine ou Edgine, épousa Charles le Simple, roi de France. Son fils naturel, Athelstane, lui succéda.

ÉDOUARD II, le Martyr, roi des Anglo-Saxons, né vers 961, mort en 978. Fils et successeur (975) d'Edgar, il ne régna que trois ans et fut assassiné par l'ordre d'Elfrida, sa belle-mère. Il est inscrit, on ne sait trop pourquoi, au martyrologe romain.

ÉDOUARD III (saint), **le Confesseur**, roi anglo-saxon, né vers 1004, mort en 1066. Il était fils d'Ethelred II et d'Emma, fille du duc de Normandie Richard Ier. Pendant la domination danoise, il avait vécu en Normandie et ne put prendre possession du trône qu'après la mort de Harde-Canut et de son fils Harold (1041); encore ne fut-ce que grâce à la protection du puissant Godwin, comte de Kent, qui lui fit épouser sa fille Edithe. Ce prince fit quelques efforts pour ranimer la monarchie anglo-saxonne, et son règne fut une ère de calme entre les dévastations des Danois et la conquête normande. Mais la faveur qu'il accorda aux nobles normands qu'il avait ramenés à sa suite excita des révoltes, dont chercha à profiter le puissant comte Godwin, qui possédait avec ses fils le gouvernement de neuf provinces. Godwin, condamné par le grand conseil de la nation, passa en Flandre, revint avec une flotte formidable et s'avança sans obstacle jusqu'à Londres. Edouard, redoutant d'être battu par son puissant sujet, entra avec lui en négociations, consentit à congédier les évêques normands et pardonna sa rébellion à Godwin, qui mourut subitement peu de temps après, à la suite d'un dîner pris à la table du roi (1053) En 1055, il envoya en Ecosse une armée qui remit sur le trône Malcolm, dépossédé par l'usurpateur Macbeth. Ce prince régna avec douceur et diminua les impôts. Il publia un corps de lois dont on a cru retrouver des traces dans celles qui furent octroyées par Guillaume le Conquérant. Sa grande piété et la continence qu'il avait su garder avec son épouse le firent canoniser par le pape Alexandre III, qui lui donna le titre de confesseur de la foi, et depuis il fut invoqué sous le nom de saint Edouard le Confesseur. L'Eglise l'honore le 13 octobre. C'est du règne de ce prince que date en Angleterre l'usage du grand sceau. Il fut, dit-on, le premier roi de ce pays qui guérit les écrouelles en les touchant. Faible et irrésolu, ce prince, qui n'avait point d'enfants, ne sut se prononcer entre les divers prétendants à la succession. Tantôt il voulait appeler les fils du frère qu'il avait en Hongrie, tantôt il favorisait les vues du duc de Normandie dont il était le parent. Enfin, tout en refusant comme successeur Harold, fils de Godwin, il ne fit rien de ce qui était nécessaire pour l'écarter, et ce fut ce dernier qui monta sur le trône immédiatement après sa mort.

ÉDOUARD Ier, roi d'Angleterre, de la dynastie des Plantagenets, surnommé **Long-Shanks** à cause de l'extrême longueur de ses jambes, né à Westminster en 1239, mort en 1307. Il était fils de Henri III et d'Eléonore de Provence. Edouard fut d'abord investi du gouvernement de la Guyenne, soutint son père contre Simon de Montfort et les barons anglais, mais fut fait prisonnier à la bataille de Lewes (1264). L'année suivante, il parvint à s'échapper, gagna sur le comte de Leicester (Simon de Montfort) la bataille d'Evesham et rendit à son père le trône avec la liberté. La soif des aventures le conduisit bientôt à Tunis où saint Louis venait de mourir; il passa de là en Orient, et ne revint en Europe qu'à la mort de son père. Il fut couronné sans obstacle (1272) et gagna aussitôt l'affection de ses sujets par la modération, la justice et la vigilance dont il fit la base de son gouvernement. « J'observerai la grande charte, dit-il aux barons du royaume, et vous l'observerez comme moi. Je serai juste envers vous et vous le serez envers vos vassaux. » Edouard s'attacha à réprimer le brigandage, chassa des tribunaux les juges corrompus, rétablit l'économie dans les dépenses, l'ordre dans les recettes, la pureté dans les monnaies, l'égalité dans les taxes, imposa le clergé comme les laïques; mais il se montra d'une sévérité excessive envers les juifs, que leurs richesses faisaient accuser de toutes sortes de crimes, et il en fit pendre un très-grand nombre. Aux travaux du législateur il ne tarda pas à mêler les entreprises guerrières, et si son pouvoir s'en accrut, il n'en fut pas de même de sa gloire, car l'esprit de conquête lui fit entièrement oublier l'esprit de justice. Il commença par attaquer les Gallois, vivant depuis huit cents ans indépendants au cœur de l'Angleterre, remporta plusieurs victoires sur leur chef Léolyn, qui périt en combattant, et sur le frère de ce dernier, David, qu'il eut la barbarie de faire écarteler; condamna à mort tous les bardes du pays de Galles pour les empêcher d'appeler de nouveau la nation à l'indépendance, et partagea le pays en comtés et en baronnies sur le modèle de l'Angleterre. La reine étant venue le rejoindre au château de Caernarvon et y ayant accouché d'un fils, Edouard donna à l'enfant, son premier-né, le titre de prince de Galles, et c'est depuis lors que ce titre a été constamment porté par l'héritier de la couronne d'Angleterre. En 1284, Edouard se rendit en France pour vider un différend entre Philippe le Bel et Alphonse, roi d'Aragon, au sujet du royaume de Sicile, et ne revint en Angleterre qu'en 1289. Il eut à punir à son retour un grand nombre de juges prévaricateurs, expulsa sur la demande du parlement, en 1290, 16,160 juifs dont les biens furent confisqués. Ayant par ce moyen rempli ses coffres, il résolut de conquérir l'Ecosse, que se disputaient seize prétendants. Choisi par eux pour être l'arbitre de leurs prétentions, il saisit avec empressement cette occasion, s'empare des places fortes, désigne pour régner Baliol, celui des concurrents qui lui paraît le plus capable de lui livrer la liberté de sa patrie, et le force à lui prêter foi et hommage comme vassal. Mais, abreuvé d'humiliations, Baliol secoue le joug et proclame l'indépendance de la couronne. Aussitôt Edouard Ier fond sur l'Ecosse, remporte une victoire sur Baliol et l'emmène prisonnier à Londres, après avoir mis des garnisons dans toutes les villes principales. La guerre ayant éclaté sur ces entrefaites entre la France et l'Angleterre, Edouard demanda des subsides au Parlement pour combattre son nouvel ennemi, et dut s'engager, lui et ses successeurs, en 1297, « à ne lever aucune taxe, à n'imposer aucune charge sans le consentement commun et la volonté libre des archevêques, évêques, prélats, comtes, barons, chevaliers, bourgeois et autres hommes libres du royaume. » Il se rendit en Flandre, mais fut forcé de retourner en Ecosse où une révolte formidable contre la domination anglaise venait d'éclater sous les ordres de Wallace, le héros des montagnes. Celui-ci, après avoir écrasé les armées du roi d'Angleterre, sous les ordres du comte de Warren, avait chassé d'Ecosse tous les Anglais qu'il n'avait pas fait passer au fil de l'épée. Edouard, à la tête de 100,000 hommes, se jeta peu après sur l'Ecosse et remporta la sanglante bataille de Falkirk, qui le remit en possession de toutes les provinces méridionales (1298). Une nouvelle insurrection ayant éclaté sous les ordres de Wallace en 1302, Edouard eut à recommencer la conquête de l'Ecosse; il couvrit ce pays de ruines et de sang pendant deux années et vainquit l'héroïque Wallace, qu'il eut la cruauté de livrer au supplice (1305). Il mourut au moment où il préparait une expédition décisive contre ce pays, soulevé de nouveau à la voix de Robert Bruce (1307). Comme guerrier, Edouard Ier a terni ses qualités brillantes par d'injustifiables cruautés; mais il montra une sagesse éclairée dans le gouvernement et accomplit d'importantes réformes dans l'administration de la justice et des finances. De plus, il donna au Parlement le droit de consentir l'impôt, créa les juges de paix et institua la Chambre des communes. On date de son règne la naissance du gouvernement représentatif, et il a été lui-même surnommé le *Justinien anglais*.

ÉDOUARD II, roi d'Angleterre, fils et successeur du précédent, né en 1284, mort en 1327. C'était un prince faible et vicieux, incapable de continuer l'œuvre de son père et livré à d'indignes favoris, qui soulevèrent contre lui les barons et le Parlement. En 1310, le Parlement s'empara de l'autorité et força Edouard à sanctionner ses actes. Ce prince entreprit de s'emparer de l'Ecosse en 1314, mais il fut complétement battu à Bannockburn par Robert Bruce et dut revenir en Angleterre. Dans une nouvelle expédition qu'il tenta contre le héros de l'Ecosse, il éprouva une nouvelle défaite, et ce ne fut qu'à grand'peine qu'il put se sauver. Sur ces entrefaites, sa femme, la reine Isabelle, se rendit en France auprès de son frère, le roi Charles le Bel, y trama un complot contre Edouard II, attira à son parti de nombreux champions et envoya, en 1326, en Angleterre, une petite armée qui obtint des succès rapides et complets. Spencer, le favori d'Edouard, fut pris et attaché à une potence de 50 pieds. Quant au roi, il s'enfuit dans le pays de Galles; mais, arrêté bientôt après, il se vit sommé de remettre son sceptre et sa couronne aux envoyés du Parlement, qui venait de prononcer sa déchéance, et il périt au bout de quelques mois d'un affreux supplice. Deux sicaires entrèrent dans son cachot pendant qu'il dormait et lui plongèrent un fer rouge dans les intestins.

ÉDOUARD III, roi d'Angleterre, fils du précédent et d'Isabelle de France, né en 1312, mort en 1377. Il monta sur le trône après la déposition de son père (1327), sous la tutelle de sa mère et du favori de cette princesse, Roger Mortimer. Ce prince se montra aussi actif et aussi valeureux que son père avait été lâche et efféminé. Non content de reconquérir l'Ecosse, il éleva des prétentions sur la couronne de France (sa mère était fille de Philippe le Bel), s'assura l'appui de l'Allemagne et de la Flandre, vint mettre le siége devant Tournay, gagna sur la flotte française le combat naval de l'Ecluse (1340), dévasta la Normandie et vint gagner sur le roi de France la célèbre bataille de Crécy (26 août 1346). L'année suivante, il mit le siége devant Calais et força les habitants à capituler (c'est cette capitulation qui donna lieu, suivant la tradition, au dévouement d'Eustache de Saint-Pierre et de cinq autres bourgeois). Toutefois il borna pour le moment ses conquêtes et ne recommença la guerre qu'en 1356, époque à laquelle son fils, le célèbre *Prince Noir*, gagna la bataille de Poitiers, où fut décimée une partie de la noblesse française et où le roi Jean fut fait prisonnier. La paix de Brétigny (1360) lui donna la moitié de la France. Mais bientôt celle-ci vengea ses revers; il se vit enlever un grand nombre de places fortes par Duguesclin, et la trêve de 1375 ne lui laissa que Bordeaux, Bayonne et Calais. Ces revers, la mort de son fils et le mécontentement de la nation anglaise attristèrent ses dernières années. C'est ce prince qui institua l'ordre de la Jarretière (pour l'origine de cette singulière décoration, v. JARRETIÈRE). Il substitua comme langue officielle l'anglais au français (1361), essaya d'introduire et de perfectionner les manufactures de laine, en attirant et protégeant les manufacturiers étrangers, en défendant à ses sujets de porter d'autres étoffes que celles de fabrique anglaise. Il fit le premier essai d'un établissement des postes, en plaçant des relais à la distance de 20 milles l'un de l'autre, pour apprendre les événements de la guerre d'Ecosse. Il résista aux prétentions de la cour de Rome et supprima le tribut qui était payé au pape depuis Jean sans Terre. « Edouard, dit Eyriès, était d'une taille grande et bien proportionnée; son air noble et imposant inspirait le respect. Ses manières affables et obligeantes, sa bienfaisance, sa générosité firent chérir sa domination; sa valeur et sa prudence assurèrent ses succès dans les expéditions militaires, qui jetèrent un si grand éclat sur son règne et dirigèrent contre l'ennemi de l'Etat cet esprit inquiet et turbulent des grands du royaume, cause de tant de troubles sous les règnes des princes faibles. Les guerres qu'il entreprit, quoique en général heureuses et marquées par des succès éclatants,

ne furent pas d'ailleurs toujours fondées sur des motifs de justice et d'utilité. Aussi son administration intérieure lui mérite-t-elle plus d'éloges que ses victoires. L'Angleterre dut à la sagesse et à la vigueur de son gouvernement un long intervalle de paix et de tranquillité. La Chambre des communes commença sous son règne à acquérir une importance réelle. » Dans les dernières années de sa vie, une femme, nommée Alix Pierre, acquit un grand ascendant sur son esprit et lui fit dépenser des sommes énormes, destinées à la guerre contre le roi de France. Le peuple, accablé d'impôts, se mit à murmurer, et le Parlement, à qui Edouard demanda des subsides, n'en accorda qu'après avoir exigé l'éloignement d'Alix et celui du duc de Lancastre. Edouard III mourut un an après le Prince Noir, abandonné d'Alix et de tous ses courtisans. Son petit-fils Richard II lui succéda.

Édouard, roi d'Angleterre, tragi-comédie de La Calprenède, représentée en 1637. Edouard, roi d'Angleterre, est passionnément amoureux de la comtesse de Salisbury, la même pour laquelle il institua l'ordre de la Jarretière. La comtesse oppose à la passion du roi une vertu à toute épreuve. Isabelle, mère d'Edouard, princesse ambitieuse et qui craint que la passion de son fils ne lui dérobe une partie de l'autorité qu'elle a sur lui, engage le duc de Mortimer, attaché à son service, à dire au roi que la comtesse de Salisbury a dessein d'attenter à sa vie. D'abord Edouard ajoute peu de foi à ce rapport; mais il finit par y croire en apercevant un poignard caché dans une des manches de la robe de la comtesse. Celle-ci se justifie aisément du crime qu'on lui impute : le duc de Mortimer est venu l'avertir que le roi avait dessein de la déshonorer, et, pour éviter ce malheur, elle s'est munie d'un poignard, décidée qu'elle est à s'ôter la vie, dans le cas où Edouard voudrait exécuter ce dessein. Le roi, touché de la vertu de la comtesse, prend la résolution de l'épouser : il exile la reine mère et chasse honteusement Mortimer.

Édouard III, tragédie en cinq actes et en vers, de Gresset, représentée sur le théâtre de la Comédie-Française le 22 janvier 1740. « Cette tragédie obtint neuf représentations de suite dans sa nouveauté, dit le chevalier de Mouhy (*Abrégé de l'histoire du Théâtre-Français*). C'était le coup d'essai de l'auteur, essai dans lequel on découvrit de grandes beautés. C'est la première tragédie où il a été hasardé de faire tuer un des personnages en présence des spectateurs. » Ce qui était une innovation alors est tombé dans le domaine des habitudes banales; mais on n'en doit pas moins savoir gré à Gresset d'avoir transporté sur la scène française cette hardiesse empruntée au théâtre de Shakspeare.

Si le style constituait seul le mérite d'une tragédie, celle-ci occuperait un rang distingué parmi les œuvres de second ordre. Mais le plan en est mal conçu, l'action languissante; on y remarque aussi des invraisemblances, et le rôle principal, celui d'Edouard, manque de dignité.

Dans un petit opéra-comique intitulé la *Barrière du Parnasse*, représenté la même année, on critiqua assez finement cette tragédie. Edouard III vient se plaindre à la Muse chansonnière de l'injustice de la Critique, qui trouve dans son intrigue un double intérêt. « La Critique a tort, répond la Muse, et l'intérêt ne peut être double où l'on n'en trouve point du tout. »

ÉDOUARD, fils d'Edouard III, prince de Galles, célèbre sous le surnom de **Prince Noir**, qu'il dut à la couleur de son armure, né en 1330, mort en 1376. Il n'avait pas encore seize ans quand il suivit son père en France; il se couvrit de gloire à la bataille de Crécy (26 août 1346), et son impétuosité décida de la victoire. « Mon fils, lui dit Edouard après la bataille, vous avez combattu vaillamment aujourd'hui et vous êtes digne de la couronne. » C'est alors que le jeune prince adopta la devise *Je sers*, portée par le vieux roi de Bohême, qui se trouvait parmi les morts de l'armée française. Envoyé en 1355 dans la Guyenne pour commencer les hostilités, il ravagea le midi de la France, l'Agenois, le Quercy, le Limousin et arriva jusqu'à la Loire. Ayant appris que le roi Jean marchait contre lui à la tête de 60,000 hommes, Edouard, qui n'avait sous ses ordres qu'une douzaine de mille hommes, se replia sur la Guyenne et se vit en présence de l'armée française à Maupertuis, près de Poitiers. Sa situation était si désespérée qu'il consentit volontiers à écouter les propositions d'accommodement que lui firent deux légats du pape désireux d'empêcher l'effusion du sang. Il offrit d'abandonner toutes les conquêtes faites depuis deux ans par les Anglais et de renoncer pendant sept ans à faire la guerre à la France; mais le roi Jean ayant exigé qu'il se rendît prisonnier avec cent personnes de sa suite, il s'écria : « Jamais l'Angleterre n'aura à payer ma rançon, » et il se prépara au combat, pendant lequel il montra le courage d'un héros et la prudence d'un général consommé (19 septembre 1356). A cette fameuse bataille de Poitiers, il s'empara du roi Jean, de son fils Philippe le Hardi, d'un grand nombre de princes et de seigneurs et ajouta encore à sa gloire en traitant son royal prisonnier avec les plus grands égards. Après le traité de Brétigny (1360), il fut investi de l'Aquitaine par son père, avec le titre de prince souverain, et séjourna désormais à Bordeaux. En 1367, il passa en Espagne pour soutenir don Pèdre, chassé du trône de Castille, et gagna sur don Henri de Transtamare et Duguesclin la bataille de Najara, où il fit même prisonnier le fameux connétable. Le Prince Noir rapporta d'Espagne une maladie dont il ne put jamais se rétablir. N'ayant point reçu de don Pèdre les sommes que celui-ci avait promises pour l'entretien des troupes anglaises pendant la campagne contre Henri de Transtamare, il se vit forcé, pour payer les dettes qu'il avait contractées, d'imposer de nouvelles taxes à ses sujets. Cette mesure excita un mécontentement général en Aquitaine. Des plaintes furent alors portées au roi de France, Charles V, comme seigneur suzerain, et ce prince envoya sommer Edouard de comparaître devant lui. « Je comparaîtrai avec 60,000 hommes, » répondit le Prince Noir. Mais le dépérissement de sa santé et la révolte des principales villes de sa suzeraineté l'empêchèrent d'exécuter cette menace. Il retourna en Angleterre dans l'espoir d'y rétablir sa santé; mais il y mourut peu de temps après, à l'âge de quarante-six ans. Par sa brillante valeur, par ses exploits et par ses nobles vertus, il s'était mis au rang des plus illustres guerriers de son siècle, et les Anglais l'estiment à l'égal d'Alfred le Grand. « Il laissa, dit Hume, une mémoire immortalisée par de grands exploits, par de grandes vertus, par une vie sans tache. Sa valeur et ses talents militaires furent les moindres de ses mérites; sa politesse, sa modération, sa générosité, son humanité lui gagnèrent tous les cœurs. Il était fait pour illustrer non-seulement le siècle grossier dans lequel il vivait et dont les vices ne l'atteignirent point, mais encore le siècle le plus brillant de l'antiquité ou des temps modernes. » Le Prince Noir avait épousé la belle Jeanne, fille du comte de Kent, dont il eut deux fils, Edouard, mort en bas âge, et Richard, qui devint roi sous le nom de Richard II.

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre, fils de Richard, duc d'York, né en 1441, mort en 1483. Il fut le chef du parti de la Rose blanche. Son père, qui avait pris les armes contre la maison de Lancastre pour appuyer ses prétentions au trône, périt dans une bataille pendant que son parti était décimé (1460). Le jeune Edouard rassembla résolûment les débris de la faction d'York, écrasa l'armée de la Rose rouge à Mortimer's Cross et à Northampton, marcha sur Londres et se fit proclamer roi (1461) à la place de Henri VI, qu'il fit jeter à la Tour de Londres. Mais la femme du roi déchu, Marguerite d'Anjou, véritable chef du parti de Lancastre, rassembla une nouvelle armée et tenta de nouveau le sort des combats. Vainqueur à Towton (1461), puis à Hexham (1463), Edouard retourna à Londres, se fit couronner et convoqua un parlement qui le reconnut comme souverain. « Hardi, actif, entreprenant, dit Hume, il était en même temps d'une dureté de cœur et d'une inflexibilité d'esprit qui le rendaient inaccessible à tous les mouvements de la compassion. » Il livra au supplice les hommes les plus considérables du parti de Lancastre, et, délivré de ce côté de toute inquiétude, il s'adonna sans réserve à son goût pour les plaisirs. Malgré ses actes de vengeance cruelle, qui étaient du reste dans les mœurs du temps, il jouit au commencement de son règne d'une grande popularité. Sa jeunesse, sa beauté, le charme de ses manières, le libre accès que les gens du peuple trouvaient auprès de lui le firent particulièrement aimer des habitants de Londres et des femmes, et sa cour offrit le spectacle de fêtes continuelles. N'ayant pu faire sa maîtresse de la belle Elisabeth Woodville, veuve du chevalier Gray, il l'épousa secrètement (1464); mais cette union n'était plus un secret pour personne lorsque Warwick, qui avait été chargé de négocier le mariage d'Edouard IV avec Bonne de Savoie, revint en Angleterre pour rendre compte du succès de sa mission. L'altier négociateur, qui avait puissamment contribué à mettre Edouard sur le trône, fut profondément blessé de la conduite du roi. Il se mit à la tête d'une conspiration formidable, dans laquelle entrèrent les partisans de Lancastre et le duc de Clarence, frère du roi. En 1469, la guerre civile éclata avec toutes ses horreurs. Edouard IV, attaqué par le comte de Warwick qui avait réuni une armée de 60,000 hommes, dut s'embarquer à la hâte pour la Hollande pour ne pas tomber entre ses mains. Pendant ce temps, le tout-puissant comte entrait à Londres, tirait de sa prison Henri VI, le faisait proclamer roi et obtenait du Parlement un décret qui déclarait Edouard IV déchu comme traître et usurpateur (1470). Mais, grâce à l'appui de son beau-frère, Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, Edouard put recouvrer la couronne l'année suivante, après avoir vaincu à Barnet Warwick, qui perdit la vie dans cette rencontre. Edouard signala son retour par les cruautés qui étaient dans les mœurs du temps et surtout dans les habitudes de cette guerre implacable. Son propre frère, Clarence, accusé de complot, fut mis à mort (1478), et Henri VI, enfermé pour la troisième fois à la Tour, ne tarda pas à être égorgé par les ordres du vainqueur. Edouard se livra alors avec plus d'ardeur que jamais à son goût pour les plaisirs et mourut au moment où il se préparait à une guerre contre l'Ecosse

ÉDOUARD V, roi d'Angleterre, fils du précédent, né en 1470, assassiné en 1483. Il monta sur le trône à l'âge de treize ans et fut presque immédiatement jeté avec son jeune frère le duc d'York à la Tour de Londres par son oncle Richard, duc de Glocester. Ce dernier, qui s'était fait proclamer protecteur du roi et du royaume, résolut de se débarrasser de ses deux neveux pour s'emparer du trône. D'après sir Thomas Moore, un écrivain presque contemporain, le gouverneur de la Tour, sir Robert Brackenburg, ayant refusé de mettre à mort les deux jeunes princes, Richard chargea de ce soin un nommé Jacques Tyrrel qu'il nomma gouverneur de la Tour pour une nuit. Tyrrel entra avec ses agents dans la chambre où dormaient Edouard V et le duc d'York et les fit étouffer sous leurs couvertures. L'histoire a gardé peu de détails sur ce crime, que des écrivains modernes, entre autres Horace Walpole, ont même cherché à révoquer en doute. La poésie et la peinture ont popularisé parmi nous ce sujet tragique. Paul Delaroche en a fait une peinture que la gravure a reproduite, et Casimir Delavigne en a tiré un drame touchant, les *Enfants d'Edouard*. V. ENFANTS D'EDOUARD.

ÉDOUARD VI, roi d'Angleterre, fils de Henri VIII et de Jeanne Seymour, né en 1538, mort en 1553. Il fut couronné en 1547. Ce règne d'un enfant ne fut signalé que par les querelles des ambitieux qui se disputèrent le pouvoir, et dont l'un, le duc de Somerset, oncle du jeune prince, paya de sa tête la jalousie qu'il avait inspirée à ses rivaux. Edouard montra un grand zèle pour le triomphe de la Réforme; il était doux, affable, appliqué, laborieux, intelligent, et donnait de grandes espérances.

ÉDOUARD, prince de Galles, fils de Henri VI et de Marguerite d'Anjou, né en 1453, mort en 1471. Il fut obligé de quitter deux fois l'Angleterre, à l'époque de l'emprisonnement de son père, en 1463, et lors de la seconde déchéance de celui-ci, en 1471. La même année, il revint dans son pays pour tenter une révolution, tomba entre les mains d'Edouard IV et fut assassiné par les seigneurs de la cour de ce prince.

ÉDOUARD (Charles), dit le **Prétendant**, fils de Jacques Stuart. V. CHARLES-EDOUARD.

Édouard en Écosse, ou la *Nuit d'un proscrit*, drame historique d'Alexandre Duval, en trois actes et en prose, représenté en 1802. Cette pièce intéressante, dont le sujet est tiré du *Siècle de Louis XV* par Voltaire, devait causer à l'auteur de nombreux ennuis. Il l'avait lue chez Maret, secrétaire général du Consulat, chez Chaptal, ministre de l'intérieur, et devant d'autres grands personnages qui tous n'avaient vu que le but moral de l'ouvrage, sans y soupçonner le désir d'amener une contre-révolution. La première représentation excita un enthousiasme général, auquel s'était mêlé un intérêt politique. L'auteur reçut le lendemain un grand nombre de cartes de personnes de haut rang avec lesquelles jusqu'alors il n'avait eu aucune relation. « Chose singulière! dit M. H. Lucas, à la seconde représentation, Fouché fit défendre à l'auteur de laisser prononcer les belles expressions d'Edouard : « Je ne bois à la mort de personne. » Est-ce que Napoléon Bonaparte, qui devait y assister, voyait par avance se lever une ombre sanglante du fond des fossés de Vincennes ? » L'acteur chargé du rôle substitua à ces mots une pantomime expressive : il brisa son verre. Bonaparte fut ému au premier acte; mais, ayant remarqué les nombreux applaudissements qui partaient de la loge occupée par M. de Choiseul et d'autres émigrés, il crut voir dans ces applaudissements la manifestation de leur haine pour lui et de leur amour pour les Bourbons, et dans l'ouvrage un signe de ralliement. Informé des menaces du premier consul, Duval jugea prudent d'aller passer quelque temps dans sa famille. Il revint à Paris lorsqu'il supposa que la colère de Bonaparte s'était calmée; mais bientôt les rigueurs exercées contre un de ses confrères (Dupaty), au sujet d'un opéra-comique, déterminèrent l'auteur d'*Edouard* à quitter la France. Il partit pour la Russie, où il séjourna quelque temps. « Ce que j'estime le plus dans la pièce nouvelle, écrivait le critique Geoffroy, c'est cette philosophie douce qui tend à détruire le fanatisme des opinions et des partis : sous ce point de vue, c'est un ouvrage vraiment utile à l'humanité. » — « Il y a dans ce drame de beaux sentiments, dit M. H. Lucas. L'hospitalité sainte y déploie comme un arc-en-ciel sur l'orage des partis. L'humanité, en un mot, supérieure aux passions politiques, revendique ses droits trop souvent méconnus pendant les crises terribles des révolutions. Cette haute philosophie n'empêcha pas Duval d'être persécuté par le premier consul, qui préludait alors à ses impériales destinées. Bonaparte vit dans l'exil de Charles-Edouard celui des Bourbons. Le retour des émigrés et une sorte de réaction qui se faisait en leur faveur effrayaient Bonaparte, et une œuvre conçue dans une intention tout à fait littéraire parut un acte d'opposition à son pouvoir ombrageux. La pièce fut défendue. » Le *Moniteur* du 5 ventôse an X reproduisit un article du *Citoyen français* où le journaliste, constatant le succès de la pièce, mais vitupérant les chercheurs d'allusions, vient à se demander : « Cependant qu'a de commun un personnage qui, abstraction faite de ses prétentions au trône d'Angleterre, a du courage, de la dignité, de la grandeur personnelle, avec un être qui, dans l'infortune même, a trouvé le secret de repousser, par sa conduite, l'intérêt que pouvait appeler sur lui le malheur? Il n'y a que les copartageants de ces sentiments, endoctrinés par des écrivains dont le front ne sait point rougir, qui, ne pouvant faire mieux, saisissent à la comédie l'occasion de donner encore à leur roi de théâtre la consolation de quelques pitoyables applaudissements. »

Édouard en Écosse (LE PRINCE), tableau de Paul Delaroche. V. MACDONALD (miss).

ÉDOUARD PLANTAGENET, comte de Warwick, prince anglais. V. PLANTAGENET.

ÉDOUARD le Libéral, comte de Savoie, né à Baugé (Bresse) en 1284, mort à Gentilly, près de Paris, en 1329. Il succéda en 1323 à son père Amédée V, dit le Grand, et se montra toujours fidèle à l'alliance de la France. Il fut armé chevalier par Philippe le Bel après la bataille de Mons-en-Puelle, où il avait donné de brillantes preuves de sa valeur (1304). En 1324, Edouard eut à soutenir une guerre contre ses voisins coalisés, le dauphin du Viennois, le comte de Genevois, etc., qu'il battit près de Mont-du-Mortier, mais qui lui firent éprouver peu après un échec près de Varey; il amena en 1328 des secours à Philippe de Valois, contribua à la victoire de Mont-Cassel et mourut l'année suivante à la cour de France. Son frère Aymon lui succéda.

ÉDOUARD, duc de Gueldre, né en 1336, mort en 1371. Il était fils de Renaud II de Nassau et d'une sœur d'Edouard III d'Angleterre. Edouard se révolta contre son frère aîné qui avait succédé à son père, le battit et le retint prisonnier (1361). Successivement attaqué par des voisins puissants, notamment par Albert, prince de Hollande (1362), par Jean, duc de Brabant (1364), il les vainquit tour à tour. Il venait de remporter une dernière victoire sur Wenceslas, duc de Luxembourg, lorsqu'il fut assassiné par un gentilhomme de sa maison dont il avait séduit la femme. C'était un prince courageux, qui s'était montré digne du pouvoir par son équité envers ses sujets.

ÉDOUARD ou **DUARTE**, roi de Portugal, né en 1391, mort en 1438. Il était fils de Jean Ier. Il se distingua en Afrique, à la prise de Ceuta, succéda à son père en 1433, tenta une expédition contre le Maroc, assiégea inutilement Tanger, fut battu et eut la douleur de voir son frère Ferdinand tomber au pouvoir des Maures. Il mourut de la peste qui ravagea le Portugal en 1438. A l'intérieur, il avait marqué son règne par un code de lois unique pour tout le royaume, par des lois somptuaires et par des règlements utiles au commerce et aux finances publiques. C'était un prince juste, sage, modéré, éclairé et ami des lettres. Lui-même avait composé plusieurs ouvrages, entre autres : *O Leal conselheiro; Do regimento da justiça; Arte de domar os cavallos* (*Art de dresser les chevaux*); *Conselho ou Avizo espiritual; Da maniera de ler os livros; Instrução a seus irmãos*, etc.

ÉDOUARD DE BRAGANCE, infant de Portugal, né en 1605, mort en 1649. Il était frère de Jean IV. Après avoir servi avec distinction dans les armées de l'empereur Ferdinand III, il fut livré par ce prince à la haine jalouse de la cour d'Espagne et jeté en prison où il mourut après huit ans de captivité. Les historiens portugais assurent qu'il fut empoisonné.

ÉDOUARD (île du **PRINCE-**), autrefois *Saint-Jean*, île de l'Amérique anglaise du Nord, dans le golfe Saint-Laurent, à l'E. du Nouveau-Brunswick, au N. de la Nouvelle-Ecosse, dont elle est séparée par le détroit de Northumberland, à l'O. de l'île Royale, entre 46° 27′, 46° 37′ de lat. N. et 64° 26′, 66° 44′ de long. O. Superficie, 563,183 hectares; pop. 80,867 hab. Ch.-l. Charlotte-Town. Cette île, dont les côtes présentent de nombreuses baies, est généralement unie et d'une grande fertilité. Elle renferme de belles forêts, et l'on y élève de nombreux troupeaux de chevaux, de bêtes à cornes, de moutons, de porcs, de volailles. La rivière la plus importante est l'Hillsborough.

L'administration de l'île du Prince-Edouard se compose d'un lieutenant gouverneur assisté d'un conseil de neuf membres et d'une assemblée législative de dix-huit membres élus par le peuple. La pêche du hareng est la principale ressource des habitants. L'île du Prince-Edouard, comprise autrefois dans les possessions françaises du Canada, fut cédée aux Anglais en même temps que cette dernière contrée et partagée entre les seigneurs qui s'étaient le plus distingués dans les guerres de l'indépendance américaine.

ÉDOUARD (îles du **PRINCE-**), groupe de petites îles de l'Océan austral, au S.-E. du cap de Bonne-Espérance, par 46°46′ de lat. S. et 35°54′ de long. E.

ÉDOUARDE s. f. (é-douar-de). Bot. Genre de légumineuses, appelé aussi EDWARDSIE.

EDOUGH-DJEBEL, montagnes d'Algérie, province de Constantine, au S.-O. de la ville de Bone et au N.-E. du lac de Fetzara. Altitude, 912 mètres. Ces montagnes sont couvertes de belles forêts de chênes-liéges, de frênes et de châtaigniers.

ÉDRAI, ville de l'ancienne Palestine, dans la demi-tribu orientale de Manassé. C'est l'*Edrei* de Moïse, une des résidences du roi Og, roi de Basan, et plus tard l'*Adraa* des listes épiscopales. On y voit encore les restes de plusieurs églises.

ÉDRÉANTHE s. m. (é-dré-an-te — du gr. *edraios*, stable; *anthos*, fleur). Bot. Genre de plantes, de la famille des campanulacées et de la tribu des wahlenbergiées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Europe méridionale.

ÉDRED, roi des Anglo-Saxons, fils d'Edouard l'Ancien, mort en 955. Il succéda en 946 à son frère Edmond Ier et remporta des succès signalés sur les Danois et les Ecossais. C'est sous son règne que saint Dunstan parut à la cour et commença à jouir de cette autorité que l'on pourrait comparer à une véritable royauté, si la royauté n'était souvent plus faible et plus effacée.

ÉDREDON s. m. (é-dre-don — du suédois *eider*, espèce d'oie du Nord, et de *dun*, petite plume, duvet. La dénomination d'*eider* se rattache sans doute à un vieux nom de l'oiseau aquatique dans les langues aryennes, nom qu'on découvre presque aux origines de la race. En effet, on trouve déjà dans les *Védas* le mot *âti*, comme désignant un oiseau aquatique dont les Apsarâs ou nymphes célestes prennent la forme. C'est aussi avec *âti*, *âdi*, le nom du *Turdus ginginianus*, et Wilson lui donne le sens général d'oiseau et de mouvement. La racine est *at*, *ad*, aller sans cesse, aller continuellement, d'où *atasa*, vent, flèche; *atasi*, mendiant, vagabond; *atya*, cheval; *âtu*, radeau, etc. Kuhn compare avec raison l'allemand *ente*, ancien allemand *anut*, *aneta*, scandinave *and*, anglo-saxon *ened*, *enid*, et le lithuanien *antis*, canard, *antuka*, bécasse. Il faut y ajouter le russe *utka*, illyrien *utva*, dont l'*u* fait présumer une forme plus ancienne *antka*, avec la nasale. Mais le latin *anas*, *anatis*, malgré sa ressemblance avec l'ancien allemand, est sans doute différent, car l'intercalation d'une voyelle dans le corps même de la racine *anat* pour *ant*, fréquente en vieux germanique, est étrangère au latin, et d'ailleurs *anas* ne saurait être séparé du grec *nêtta*, *nêssa*, de *naô*, je nage. Le kymrique *adiad*, canard sauvage, vient de *adaw*, voler, glisser : comparez *adar*, oiseau, *adar*, *aden*, aile, *eden*, *edn*, oiseau. On retrouve ici l'affaiblissement du *t* en *d* qui se remarque déjà dans le sanscrit *ad* pour *at*, *âdi* pour *âti*, *âdu*, radeau, pour *âtu*. L'irlandais a conservé la dentale forte de la racine dans *eathaim*, aller, *eathadh*, oiseau, *eatal*, vol, *eatlaim*, voler. Comparez *aith*, rapide, et *atha*, coup de vent, en sanscrit *atasa*, vent. Le suédois *eider* aurait également affaibli la dentale. Le basque *atea*, canard, est probablement celtibère). Duvet, plumes extrêmement légères fournis par certains palmipèdes et particulièrement par l'eider, et dont on fait des couvertures de lit : *Couvre-pied en* ÉDREDON. *Le mol* ÉDREDON, *transporté chez nous sous les lambris dorés, appelle en vain le sommeil sur la tête toujours agitée de l'homme ambitieux*. (Buff.) *L'*ÉDREDON *est si élastique et si léger, que deux ou trois livres peuvent se comprimer en une pelote à tenir dans la main, et se dilater jusqu'à remplir le couvre-pied d'un grand lit*. (Balz.)

Et la mousse à leurs pieds, dans sa verte épaisseur,
A du mol *édredon* l'élastique douceur.
CASTEL.

— Par ext. Couvre-pied ou matelas d'édredon : *L'innocence dort et repose sur la dure; le crime veille et s'agite sous le mol* ÉDREDON. (Sallentin.) *La femme du monde ne redoute rien tant que les heures réglées, que la somnolence de la vie, que les molles tiédeurs du boudoir et de l'*ÉDREDON. (Cormen.)

Sur le mol *édredon* dormez-vous plus tranquille?
CASTEL.

Terminons par une charmante petite anecdote, qui trouve naturellement sa place ici : M. et Mme X... ont la maladie des charades; ils ont de plus une manière à eux d'en composer. Un jour, Mme X... propose celle-ci à quelques personnes réunies chez elle :

Mon premier est un oiseau;
Mon second est un cadeau;
En hiver, mon tout tient chaud.

Comme on le voit, Mme X... était amoureuse de la rime. En vain tous les chercheurs se creusent la tête; ils se disposent à jeter leur langue aux chiens, quand M. X... se lève radieux : il a trouvé; il prononce, avec un sentiment de joie mal contenu et avec une légère fierté, le mot *aigledon;* l'époux seul avait eu assez d'esprit et de grammaire pour comprendre l'épouse.

— Pop. *Edredon de trois pieds*, Botte de paille servant de lit.

— Adj. *Drap édredon*, Drap fort et léger qui est fabriqué avec des matières de première qualité et qui sert à faire des vêtements de luxe pour la saison d'hiver. Une variété, nommée *drap édredon-feutre*, est employée le plus souvent pour gilets, quelquefois cependant pour pantalons.

— **Encycl.** V. EIDER.

EDRENEH, nom turc d'ANDRINOPLE.

ÉDRESSANCE s. f. (é-drè-san-se — du préf. *é*, et de *dresser*). Direction; éducation. ‖ Vieux mot.

ÉDRIC, dit **Streon**, duc de Mercie, qui vivait dans la première moitié du XIe siècle. La vie de cet homme abominable n'est qu'une suite d'assassinats et de trahisons. Chargé successivement par Ethelred II, dont il était le gendre, et par Edmond, fils et successeur de ce prince, de combattre les Danois, il facilita une première fois leur retraite que leur imprudence avait rendue impossible, essaya une autre fois de leur livrer Edmond, passa ensuite dans leur parti avec quarante navires, et enfin, reçu en grâce par le trop faible Edmond, il fit assassiner ce prince et courut annoncer cette nouvelle à Canut, qui récompensa dignement ce crime en faisant couper la tête au meurtrier.

ÉDRIOPHTHALME adj. (é-dri-o-ftal-me — du gr. *edraios*, fixe; *ophthalmos*, œil). Crust. Qui a les yeux dépourvus de pédoncules et par conséquent fixes.

— s. m. pl. Groupe de crustacés ayant les yeux fixes.

— **Encycl.** Dans le groupe des *édriophthalmes*, qui comprend les ordres des amphipodes, des isopodes et des læmipodes, il n'existe jamais de carapace. La tête est distincte du thorax, et cette dernière portion du corps se compose toujours d'une série d'anneaux mobiles dont le nombre est ordinairement de sept. Presque toujours on compte aussi sept paires de pattes. Chez les amphipodes, la respiration s'effectue à l'aide de grandes vésicules membraneuses fixées à la base des pattes et qui sont baignées par l'eau ambiante. L'abdomen est très-développé et se compose de sept segments. Les læmipodes ressemblent aux amphipodes par la conformation de leurs organes respiratoires, mais ils s'en distinguent par l'état rudimentaire de leur abdomen. Les isopodes à leur tour se distinguent des amphipodes par la forme de leur corps déprimé et élargi.

ÉDRIS, nom sous lequel Enoch est connu des musulmans, qui ont conservé sur ce personnage biblique un grand nombre de traditions. Ils lui attribuent l'invention de la plume, de l'aiguille, de l'astronomie, de l'arithmétique et de la géomancie. Ce serait aussi lui, d'après eux, qui aurait introduit le premier la coutume de faire des esclaves.

ÉDRIS ou **IDRIS Ier**, chef de la dynastie des Edrissides, roi du Maghreb à partir de 789, mort en 792 de notre ère. Il était fils d'Abd-Allah et arrière-petit-fils d'Ali, gendre de Mahomet. La dynastie des Alides s'étant armée contre les califes, Edris et son frère Mohammed furent vaincus à Feddj, près de la Mecque, par l'armée du calife Mehdi. Mohammed périt dans la mêlée et Edris fut obligé de s'enfuir dans l'intérieur de l'Afrique (784). Après une longue série de souffrances et de dangers, Edris, retiré à Oulili, dans le Maghreb-el-Acsa, parvint à s'y former un petit parti, se fit reconnaître iman (189), dompta les tribus voisines et les obligea d'embrasser l'islamisme. Haroun-al-Raschid, effrayé de cette puissance qui s'accroissait tous les jours, eut recours à la perfidie pour se débarrasser de son redoutable antagoniste. Un traître, nommé Soléiman, envoyé par lui, s'introduisit auprès d'Edris, se donna comme médecin et ancien partisan de sa dynastie, et saisit la première occasion pour empoisonner le prince. Edris ne laissait point d'enfant; mais une esclave africaine grosse de lui mit au monde un fils qui lui succéda.

EDRIS II ou **EDRIS-EL-ASGHER**, roi du Maghreb, fils du précédent, né en 793, mort en 829. Il fut reconnu par les Berbères à l'âge de onze ans. Il ajouta de nouvelles conquêtes à celles de son père, prit les villes de Tabis, d'Aghmah, soumit le pays des Mesaniédeh et fonda la ville de Fez (808). Les historiens ont fait le plus grand éloge de sa sagesse, de sa justice, de sa science, de son courage et de son éloquence. Il devint un monarque puissant et sa cour fut fréquentée par un grand nombre d'ambassadeurs de tous les pays. Mohammed, l'aîné de ses douze fils, lui succéda.

EDRISI (Abou-Abdallah-Mohammed EL-), célèbre géographe arabe, descendant de Mahomet par Ali et Edris, né à Ceuta vers 1099, mort vers 1164. Ses ancêtres occupaient le trône de Malaga. Il étudia à Cordoue et se rendit célèbre par les connaissances qu'il acquit en cosmographie, en géographie, en philosophie, en médecine et en astrologie, prétendue science qui ne se distinguait pas alors de l'astronomie. Pour compléter son instruction, Edrisi se mit à voyager. Il visita Lisbonne, l'Andalousie, les rivages de la Méditerranée, le Maroc, Constantinople, l'Asie Mineure, les côtes de France et d'Angleterre; puis, à l'appel de Roger II, roi de Sicile, il se fixa à la cour de ce prince éclairé, qui lui fit un train de maison princier. Roger, qui désirait posséder une représentation de la terre basée sur des observations nouvelles, et qui, pendant quinze ans, avait envoyé des voyageurs dans toutes les parties du monde connu pour recueillir des renseignements exacts, remit ces renseignements à Edrisi pour les utiliser. Le savant géographe dressa des cartes d'après lesquelles on grava pour Roger, sur un globe d'argent du poids de 800 marcs, tout ce qu'on savait à cette époque sur la géographie. Ce curieux monument ne nous est pas parvenu; mais on trouve à la Bibliothèque impériale de Paris un recueil de soixante-neuf cartes non graduées et assez grossièrement exécutées qui paraissent avoir été faites d'après celles d'Edrisi. Ce géographe doit surtout sa réputation à un traité complet de géographie dont le manuscrit existe à la Bibliothèque impériale et qui a pour titre : *Noz het Moschtac fi ikhtirac al afac* (*Récréation de celui qui désire parcourir les pays*. Il le composa pour expliquer son globe et le termina en 1150. Cet important ouvrage, qui a été traduit en français par M. Am. Jaubert (1837-1839), est un résumé fidèle des connaissances géographiques des Arabes à cette époque, et, jusque dans le XVe siècle, il a servi de modèle et de base à la plupart des travaux publiés sur cette science. On y trouve des détails assez complets sur le gouvernement, les produits, l'industrie, la religion, les mœurs de chaque contrée, particulièrement sur les habitants de l'intérieur de l'Afrique et de l'Arabie. Le texte complet de la géographie d'Edrisi est encore inédit; mais on en a publié un assez mauvais abrégé (Rome, 1592-1597), qui a été fréquemment traduit dans diverses langues. L'excellente traduction française de l'ouvrage complet qu'a donnée M. Jaubert a paru dans le recueil de *Voyages et mémoires publiés par la Société de géographie* (Paris, 1836-1840, 2 vol. in-4°).

ÉDRISSIDES, ÉDRISIDES, ÉDRISSITES ou **ÉDRISITES**, dynastie musulmane fondée par Edris.

EDRYCUS, savant anglais du XVIe siècle. V. ETHRYG.

ÉDUCABILITÉ s. f. (é-du-ka-bi-li-té — rad. *éducable*). Néol. Aptitude à être éduqué, instruit, formé par l'éducation : *Le fatalisme, nul n'y peut croire devant les faits universels qui nous montrent des prodiges d'*ÉDUCABILITÉ *jusque dans la nature africaine*. (Pecqueur.) *En parcourant l'immense échelle des animaux, on est frappé de voir que l'*ÉDUCABILITÉ, *chez eux comme dans l'espèce humaine, est en raison de l'intelligence*. (Lallemand.) *L'*ÉDUCABILITÉ *ou la sauvagerie de nos instincts sont un héritage qu'il ne nous appartient pas de refuser*. (G. Sand.)

ÉDUCABLE adj. (é-du-ka-ble — rad. *éducation*). Qui est apte à recevoir de l'éducation : *Le pongo, qui pourrait bien devenir* ÉDUCABLE, *unit le quadrupède à l'homme*. (Ch. Nod.) *Les phoques sont très-*ÉDUCABLES. (Babinet.) *La société est progressive parce que tout individu est* ÉDUCABLE. (A. Marrast.) *Gil Blas est un esprit sain et fin, facile, actif, essentiellement* ÉDUCABLE, *ayant en lui toutes les aptitudes*. (Ste-Beuve.) *Buffon est un grand esprit* ÉDUCABLE. (Ste-Beuve.) *J.-J. Rousseau croyait que nous étions nés tous* ÉDUCABLES, *et il supprimait ainsi la fatalité*. (G. Sand.) *Médiocrement* ÉDUCABLE, *le pinson répète, d'un merveilleux timbre d'acier, la chanson de son bois natal*. (Michelet.)

ÉDUCATEUR, TRICE adj. (é-du-ka-teur, tri-se — rad. *éduquer*). Qui concerne l'éducation : *Des ouvrages* ÉDUCATEURS. ‖ Qui donne l'éducation, qui forme, qui instruit : *La Grèce est, — c'est son grand nom, — le peuple* ÉDUCATEUR. (Michelet.) *La mère* ÉDUCATRICE *soutiendra l'âge mûr de son fils, comme elle a épuré sa jeunesse*. (E. Legouvé.)

— Substantiv. Personne qui donne l'éducation à d'autres, qui les élève, qui les instruit : *La gouvernante est l'*ÉDUCATRICE *du premier âge*. (Mme Monmarson.) *Un des soins des bons* ÉDUCATEURS *doit être de laisser chaque esprit dans sa propre sphère et de lui apprendre à la remplir*. (J. Joubert.) *La fourmi est remarquable surtout comme* ÉDUCATRICE. (Michelet.) *La femme, absorbée par son rôle de nourrice et d'*ÉDUCATRICE, *se renouvelle très-peu, se resserre même dans un cercle limité d'idées*. (Michelet.) *Les Gauloises sont fécondes et bonnes* ÉDUCATRICES. (E. Sue.) *Au lieu d'être les* ÉDUCATEURS *de la multitude, nous nous sommes faits ses esclaves*. (Proudh.) *Arago fut le grand* ÉDUCATEUR *de la génération scientifique du siècle*. (F. Mornand.) *Les pères de famille sont les premiers* ÉDUCATEURS *de l'enfance*. (T. Thoré.) ‖ Celui, celle qui élève, qui soigne certains animaux : ÉDUCATEUR *de vers à soie. Non-seulement il faut nourrir le ver, mais il faut l'étudier, le suivre; c'est là plus qu'une besogne, c'est un art, presque une science, et l'*ÉDUCATEUR, *dans son humble sphère, doit en posséder les rudiments*. (L. Reybaud.)

— Littér. Titre qui a été souvent pris par divers journaux d'instruction : *L'*ÉDUCATEUR *populaire*.

ÉDUCATIF, IVE adj. (é-du-ka-tif, i-ve — rad. *éducation*). Qui est propre à l'éducation; qui donne l'éducation, qui forme, qui instruit : *Une bonne méthode* ÉDUCATIVE. *Il n'y eut jamais poésie plus* ÉDUCATIVE *que l'Iliade, pour l'éducation d'énergie, qui est celle de la Grèce*. (Michelet.)

ÉDUCATION s. f. (é-du-ka-sion — lat. *educatio;* de *educare*, éduquer). Ensemble des soins donnés dans le jeune âge ou même dans un âge plus avancé, pour développer les facultés physiques, morales et intellectuelles; s'applique particulièrement au développement des facultés morales : *L'*ÉDUCATION *des enfants, des jeunes gens. Celui qui n'a pas d'*ÉDUCATION *ressemble à un corps sans âme*. (Max. orient.) *Ce qu'il y a de merveilleusement propre à l'*ÉDUCATION, *c'est la visite des pays étrangers pour frotter et limer notre cervelle contre celle d'autrui*. (Montaigne.) *Les bons exemples naissent de la bonne* ÉDUCATION, *et la bonne* ÉDUCATION *des bonnes lois*. (Machiavel.) *Depuis les siècles les plus vertueux et les plus sages jusqu'à nos jours, on s'est plaint que les républiques ne s'occupent que trop des lois et pas assez de l'*ÉDUCATION. (Bacon.) *J'ai toujours pensé qu'on réformerait le genre humain si on réformait l'*ÉDUCATION *de la femme*. (Leibnitz.) *Rien n'est plus négligé que l'*ÉDUCATION *des filles; la coutume et le caprice des mères y décident souvent de tout*. (Fén.) *J'estime fort l'*ÉDUCATION *des bons couvents, mais je compte encore plus sur celle d'une bonne mère quand elle est libre de s'y appliquer*. (Fén.) *Les habitudes de l'enfance et les préjugés de l'*ÉDUCATION *s'emparent de nous avant que nous ayons le temps de réfléchir*. (Fén.) *L'*ÉDUCATION *embellit et cultive un fonds encore brut et ingrat*. (Mass.) *L'*ÉDUCATION *des enfants est une chose à quoi il faut s'attacher fortement*. (Mol.) *Aujourd'hui nous recevons trois* ÉDUCATIONS *différentes ou contraires: celle de nos pères, celle de nos maîtres, celle du monde*. (Montesq.) *L'*ÉDUCATION *est l'art de manier et de façonner les esprits*. (Rollin.) *L'*ÉDUCATION *est une maîtresse douce et insinuante, ennemie de la violence et de la contrainte*. (Rollin.) *La nature donne la force du génie, la trempe du caractère et le moule du cœur; l'*ÉDUCATION *ne fait que modifier le tout*. (Buff.) *Ni la bonne* ÉDUCATION *ne fait les bons caractères, ni la mauvaise ne les détruit*. (Fonten.) *Une mauvaise* ÉDUCATION *peut causer la ruine de plusieurs générations*. (Brueys.) *La plus grande faute qu'on puisse commettre dans l'*ÉDUCATION, *c'est de trop se presser: l'essentiel n'est pas de gagner du temps, c'est d'en perdre*. (J.-J. Rouss.) *On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'*ÉDUCATION. (J.-J. Rouss.) *Le grand secret de l'*ÉDUCATION *est de faire que les exercices du corps et ceux de l'esprit servent toujours de délassement les uns aux autres*. (J.-J. Rouss.) *Rien n'est impossible à l'*ÉDUCATION; *elle fait danser les ours*. (Helvét.) *On devient tout ou rien, selon l'*ÉDUCATION *que l'on reçoit*. (Clément XIV.) *L'*ÉDUCATION *doit tendre à empêcher que l'amour de soi n'étouffe l'amour de son semblable*. (Mme de Graffigny.) *L'histoire doit entrer en première ligne dans l'*ÉDUCATION. (Mme Monmarson.) *La patience et la douceur sont les meilleurs moyens dans l'*ÉDUCATION *des enfants*. (Mme Monmarson.) *L'*ÉDUCATION *est l'apprentissage de la vertu, l'instruction l'apprentissage de la science*. (Mme Monmarson.) *Le grand point de l'*ÉDUCATION, *c'est de prêcher d'exemple*. (Turgot.) *Ce n'est pas à coups de massue et par soubresauts qu'on peut naturaliser le système moderne; il faut l'implanter dans l'*ÉDUCATION. (Napol. Ier.) *L'*ÉDUCATION *influe beaucoup sur l'esprit et le caractère*. (Mme de Staël.) *L'*ÉDUCATION *doit mettre au jour l'idéal de l'individu*. (J.-P. Richter.) *L'*ÉDUCATION *affaiblit le penchant au mal et fortifie le penchant au bien*. (Mlle de Somery.) *L'*ÉDUCATION *doit porter sur deux bases, la morale et la prudence: la morale, pour appuyer la vertu; la prudence, pour nous défendre contre les vices d'autrui*. (Chamfort.) *Développer chaque individu dans toute la perfection dont il est susceptible, voilà le but de l'*ÉDUCATION. (Kant.) *C'est dans le problème de l'*ÉDUCATION *que gît le grand secret du perfectionnement de l'humanité*. (Kant.) *Le plus grand problème de l'*ÉDUCATION *consiste à concilier sous une contrainte légitime la soumission avec la faculté de se servir de la liberté*. (Kant.) *Les vertus et les crimes des hommes peuvent être aussi bien imputés à ceux qui sont chargés de leur* ÉDUCATION *et de leur gouvernement qu'à ceux qui se montrent vertueux et criminels*. (Gall.) *L'*ÉDUCATION *est une assurance pour la vie et un passe-port pour l'éternité*. (La Rochef.-Doud.) *Rien ne peut remplacer l'*ÉDUCATION *maternelle*. (J. de Maistre.) *L'*ÉDUCATION *consiste beaucoup plus en exemples et en pratique, et l'instruction en leçons et en réflexions*. (De Bonald.) *On doit entendre par* ÉDUCATION *tout ce qui sert à former les habitudes, et par instruction tout ce qui donne des connaissances*. (De Bonald.) *Les mœurs naissent de l'*ÉDUCATION. (Royer-Collard.) *Dieu fait l'*ÉDUCATION *du genre humain, et toute* ÉDUCATION *est une suite d'épreuves*. (De Custine.) *Les peuples modernes s'occupent assez de l'instruction, qui ouvre l'esprit, et trop peu de l'*ÉDUCATION, *qui forme le caractère*. (De Ségur.) *Aucun système d'*ÉDUCATION *n'est en soi préférable à un autre système*. (Chateaub.) *Les* ÉDUCATIONS *sans but fixe font les caractères sans force*. (E. Legouvé.) *L'*ÉDUCATION *doit être tendre et sévère et non pas froide et molle*. (J. Joubert.) *Discipline et culture, voilà en deux mots, sans parler des soins matériels que réclame l'enfance, toute l'*ÉDUCATION. (J. Barni.) *La meilleure* ÉDUCATION *est celle qu'on se donne soi-même*. (H. Rigault.) *Le but de l'*ÉDUCATION, *ce n'est pas de plaire aux enfants, c'est de former les hommes*. (H. Rigault.) *L'homme, environné d'objets qui font sans cesse sur lui de nouvelles impressions, ne discontinue pas un instant son* ÉDUCATION. (Cabanis.) *La mauvaise santé des femmes est due, en grande partie, à leur* ÉDUCATION. (Mme Romieu.) *C'est par l'*ÉDUCATION *qu'on parvient à modifier les fâcheuses dispositions du tempérament*. (Giroud.) *Toute* ÉDUCATION *n'est qu'une succession d'exercices bien conçus et sagement*